

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 58 (1920)
Heft: 40

Artikel: Après le comptoir
Autor: J.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-215859>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 12.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1862, par L. Monnet et H. Renou

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT: Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, un an Fr. 8.70

ANNONCES: Canton, 20 cent.
Suisse et Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

On peut s'abonner au Conteur Vaudois,
jusqu'au 31 décembre 1920 pour

fr. 1.50

en s'adressant à l'administration, Pré-
du-Marché 9, Lausanne.

Sommaire du Numéro du 2 octobre 1920. — † Le bi-
bliothécaire Louis Dupraz. — Lo Vilmo
Dêvesa: Grebi et lé qvatro Davi (*Luc à Dzaquîé*).
— Après le Comptoir. — Tous à la choucroute.
— Flanerie à Lavaux (C. P.-V.). — Grognuz orateur
(L. Monnet). — FEUILLETON: Une nomination
(John-G. Péter). — Association des Vaudoises.

† Le bibliothécaire Louis Dupraz.

La Bibliothèque cantonale et universitaire vau-
doise vient de perdre son éminent directeur, M. Louis
Dupraz. Il était à sa tête depuis plus d'un quart de
siècle, après avoir passé vingt ans dans l'enseignement
public. C'était l'ami des livres, l'ami des en-
fants, et l'un des plus ardents patriotes que nous
ayons connus. On aimait à voir sa haute stature, ses
traits énergiques et spirituels, à entendre sa parole
vive et savoureuse. Il eût pu jouer, dans les affaires
publiques, un rôle de premier plan ou se faire un
nom dans les lettres, car il écrivait aussi bien qu'il
parlait. Mais il avait la modestie des vrais érudits,
modestie qui n'avait d'égale que son infinie bonté.
Les trésors de son savoir il les semait libéralement
en d'intimes entretiens, lançant des idées neuves,
des saillies originales, suggérant des plans d'ouvra-
ges, indiquant, en matière d'histoire du canton de
Vaud, des sources ignorées, des œuvres inédites, des
manuscrits français ou patois, et autres choses pré-
cieuses dont il avait la garde. Le *Conteur Vaudois*
est redevable à son obligeance de la communication
d'un grand nombre de jolies historiettes, d'anecdo-
tes et de la nouvelle si fraîche de Benjamin Dumur,
intitulée *Fumée*, qui parut dans nos colonnes au prin-
temps dernier.

Aux regrets exprimés par la *Revue*, journal dont
Louis Dupraz fut l'un des administrateurs, qu'il nous
soit permis de joindre ceux qu'éprouve notre petit
périodique à voir disparaître si prématurément
l'homme excellent qui ne cessa de lui témoigner sa
bienveillance et son appui.

V. F.



GREBI ET LÉ QUATRO DAVI

LIRAN dué pairé d'ami cliiau quatro Davi:
Lâi avâi Davi lou cordagni qu'avâi fê
onna galéza carraie dè couîte la pinte dâo
Pontet; l'irè chet coumin on lan et on dzo qu'avâi
éta à Mordze po la faire d'aôton, l'avâi dû atzetâ on
petit cafonet, lou mettre su sa lotta po né pâ que la
bize ne lou prevôlaré pâ dein lou lè, du Mordze à
Prevereindze.

Lâi avâi Davi lou corbô dâo Man, qu'iré niaffe as-
sebin, qu'a fini pè itré tzerrotton à Lozena.

Lâi avâi Davi lou lacéli, on vretablio Palindzâ dè
la Veuilletta, que desâi à sa fenna que vegnâi dè la
granta comba: « Va âo Chenit » quand l'emibêtave.

Lâi avâi, po lo miméro quatro, Davi lou marchan
de tchivè que vegnâi dâo Paï d'amont. L'avâi asse-
bin on bocan, que ma fâi Davi qu'on lâi desâi Grand
Diablo (l'irè son mot) ne cheintâi pas adi lou tzer-
fouillet.

Chiau quatro Davi l'iran fê po djuvi âo moutze,
aô bin à la bitè, quaiqué iadzo aô binocle à la pinte
dâo Pontet.

A tè que qu'on dezanço nê, tandi que djuvan,
vaite-cê Grebi, lou piqueu, qu'arreve. On lâi desâi
Grebi po cein que l'avâi la frimousse coumin onna
écumoire: l'avâi z'u la petite vérole dein son dzou-
veno tein. S'appelâvè Jean Rebibe, craïo, et vegnâi
dè z'Allemagne.

Lou niaffe fâ dince âo Grand Diablo:

— Vaite-cê Grebi!

Et ci zique lâi fâ:

— Bonjour, monsieur Grebi, commein ça va?

— Si fou redide ce mot, che fous fout un chifle;
fous ètè tant peau fous, fous sentez tant pon afec
fotre bocan!

Lou Grand Diablo, ne lâi compregnâi rein, et lâi
fâ dince:

— Mais, monsieur Grebi...

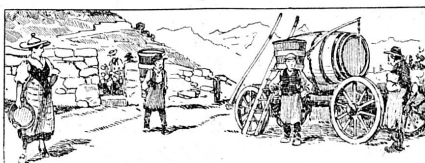
Pan! astou l'a reçu onna motcha su lou caillou, et
rrau! onco onna outra: sè san rebattâ perque bâ
avoué lè verré, lè pot, lè demi-pot, lè quartette et l'a
falli François dâo Pontet et lè z'aôtro Davi po lè
séparâ...

Ein apri, l'a falli s'espliqua, et lou lacéli, on tot
fin dzanllâo, que ne mettâi min d'ediè dein son lacé
ni dein son vin non plliu, a de que ne s'appelâvè pâ
Grebi, mâ bin Djan Rebibe.

L'an refé la paix et l'an bu on pot que l'é ma fâ
Grebi et lou Grand Diablo que l'an paï.

Lou marchan de tchivè n'a pas pu lâi ein veindre
ièna stu iadzo, mâ s'ètan fottu onna ruda rebedoulâte.

Luc à Dzaquîé.



APRÈS LE COMPTOIR

LE premier Comptoir suisse de l'alimentation
et de l'agriculture est chose passée. Il a
réussi au-delà de toute attente. De partout,
en Suisse, exposants, acheteurs, visiteurs, y sont ac-
cours en foule. Les éloges sont nombreux; les criti-
ques rares. Les éloges sont, en général, fondés; des
critiques, les unes le sont, les autres pas. On ne réus-
sit jamais à contenter du premier coup tout le mon-
de, dirait M. de la Palice.

Mais le Comptoir de Lausanne n'a-t-il été qu'une
belle manifestation de la production nationale dans
le domaine de l'alimentation et de l'agriculture? Cela
seul eut suffi à sa gloire. Il a plus encore. Il a été
un éclatant témoignage de la solidarité nationale et
de l'esprit patriotique dont malgré tout les Suisses
sont animés, quelle que soit leur race, leur confes-
sion, leur opinion. Ah! sans doute, ces grandes réu-

nions qui grouperont des citoyens venus de toutes les
parties du pays font ressortir, mieux que toute autre
circonstance, les différences, les contrastes qui exis-
tent entre nous. Certes, jamais plus qu'en pareille
occurrence, on ne voit avec évidence que nous ne
sommes pas tous de même souche et que des malen-
tendus, des froissements même, peuvent facilement
survenir en certaines occasions. Mais aussi, jamais plus
on n'a preuve moins contestable de cet amour im-
mense et unanime pour la bannière commune sous
laquelle nous sommes venus successivement nous
ranger, de notre plein gré et poussés par un sembla-
ble désir de liberté. Chacun revendique avec fierté
sa petite nationalité cantonale et pour rien au monde
n'y voudrait renoncer; mais chacun ne la comprend
que sous l'égide tutélaire de la grande nationalité
suisse. Et dans ces solennités patriotiques qui met-
tent en contact des citoyens de tous les cantons, on
sent bien que ces cantons ne sont rien sans la Suisse
et que c'est elle qui, par ses institutions démocratiques
et fédéralistes, leur donne tout leur relief.

Le premier Comptoir n'a-t-il pas été aussi une ma-
nifestation appréciable de ce que peut, quand il le
veut, l'esprit welsche. Ce n'est plus le moment de
rappeler les longs, et parfois pénibles pourparlers qui
ont précédé l'octroi justifié, à Lausanne, et par elle
au canton de Vaud, d'une part de la Foire suisse
d'échantillons. Ce sont choses à classer aux archives.
Mais la longueur de ces pourparlers, dont l'heureuse
issue a souvent paru douteuse, a eu pour conséquen-
ce un retard sérieux dans le commencement des tra-
vaux. Heureusement les hommes énergiques qui
avaient pris la chose en mains et qui étaient résolus
à aller de l'avant coûte que coûte, poursuivaient, pa-
rallèlement aux transactions engagées, les études né-
cessaires à l'exécution. De sorte que sitôt l'accord
conclu, on put mettre la main à la pioche. Toutefois,
il ne s'agissait pas de lambiner. Le temps était com-
pté. La belle halle en ciment armé, édifiée sur les
plans de M. Braun, architecte à Lausanne, sortit de
terre comme par enchantement. Elle a fait l'admira-
tion de tous par ses proportions, comme aussi par la
hardiesse et l'élégance de son architecture. Les hal-
les annexes provisoires, imposées par une affluence
d'exposants qui dépassait toutes les prévisions, fur-
rent élevées, elles aussi, en moins de temps qu'il
n'en faut pour le dire. Au jour fixé pour l'ouverture
tout était quasi prêt. Ces Vaudois, tout de même,
quand ils veulent!

La Société des maîtres d'hôtels de Lausanne-Ou-
chy: désirant que, de toutes façons, les personnes
qu'attirerait le Comptoir en remportent un bon sou-
venir, se chargèrent de l'installation du restaurant.
C'était la démonstration pratique de l'excellence de
l'organisation hôtelière suisse. A côté, c'était la halle
de dégustation, l'une des plus visitées du Comptoir.
Ça se comprend: ne tient-on pas toujours les gens
par le bec! On trouvait là tout ce qui peut contenter
les palais les plus difficiles et les plus délicats.
On y passait, presque sans s'en apercevoir, de l'apé-
ritif arlequin, qui prélude aux alléchantes promes-
ses du menu, au champagne frappé qui les couronne.
Comment résister? Il est de fait que les trois « car-
notzetz » à l'enseigne des vins suisses et des crus
vaudois les plus fameux, des vins valaisans et de la
râclette renommée, des vins neuchâtelois et de la
fondue des montagnes, ne désemplissaient pas. A
leur porte, lorgnant d'un œil d'envie les élus, se pres-
saient, se bousculaient ceux qui soupiraient après un
humble tabouret et leur tour de fondre aussi le grain
de sel. C'est là, peut-être, que battait le plus appa-
remment le cœur du Comptoir. C'est là que s'échan-

geaient les impressions bonnes et mauvaises; là que s'engageaient et se concluaient les marchés. Que diable, n'est-on pas dans le canton de Vaud! Pourquoi vouloir changer notre tempérament, éminemment social et gai? L'entreprise du Comptoir, dont l'organisation avait été, on l'a reconnu, l'objet de soins minutieux, en a-t-elle pâti? Nous ne le pensons pas.

Le correspondant d'un journal important d'un canton où l'on regrette tous les jours davantage de n'être plus « Vaudois », a dit, en parlant du Comptoir, que « c'était un petit Comptoir avec une grande cantine. » Il a mal vu. Celui qui a écrit ces mots doit être un grincheux. Le Comptoir, proprement dit, n'avait rien à envier à la cantine et c'est à lui que reste le dernier mot; c'est lui qui est le grand, le principal triomphateur.

Certains exposants, a-t-on dit aussi, se sont plaints que le public venait là en curieux plus qu'en acheteur. Ces exposants oublient-ils que leurs clients directs, c'est-à-dire les détaillants, sont visités, sollicités, même parfois importunés à tout instant par les voyageurs de fabriques et qu'ils ont ainsi mainte occasion de donner leurs commandes. Quant à ces simples curieux dont parlent avec dédain les plaignants, ce sont les consommateurs, ce sont les indispensables. Sans eux, les fabriques n'auraient plus qu'à éteindre leurs feux. Or, pensez-vous qu'il n'y ait pas, pour le fabricant, profit indirect, sinon immédiat, à ce que dans des entreprises périodiques comme la Foire de Bâle et le Comptoir de Lausanne ces curieux, qui sont la majorité et trop souvent enclins à chercher à l'étranger ce qu'ils ont sous la main, puissent se rendre compte de l'importance des ressources indigènes, des progrès de notre agriculture et de notre industrie, leur donnant sujet d'intéressantes comparaisons et de réflexions salutaires?

S'il est des fabricants qui s'imaginent n'avoir pas fait assez d'affaires au Comptoir, en revanche ceux qui n'y ont pas exposé peuvent être certains d'avoir manqué l'occasion. « Les absents ont toujours tort. » Le vieux dicton n'a rien perdu de son crédit, en matière de commerce et d'agriculture surtout.

Il ne faut pas méconnaître les effets par contre-coup. J. M.

A Pécole. — Le professeur. — Voici un morceau de fer. Pour en produire une barre, que faut-il faire? L'élève. — ???
Un camarade complaisant souffle :
— On le passe au laminé.
Et l'élève, qui a mal entendu :
— On lui passe un habit noir.

TOUS A LA CHOUROUTE

La chouroute a refait son apparition, sinon sur nos tables familiales, du moins dans nos restaurants. C'est le triomphe des « rippli ». Mangeons-en, si nous voulons devenir vieux, ce qui n'est pas à dédaigner, à condition, bien entendu, d'avoir la santé pour garde-malade.

Tous à la chouroute! Voici ce que nous lisons dans un journal parisien. Et pourtant Paris n'est pas le berceau de la chouroute :

« Depuis que le professeur Metchnikoff découvrit que certains ferments lactiques sont très salutaires à nos intestins et qu'il déclara : « il suffit, à qui veut » s'assurer une longue vie de prendre chaque jour du « lait caillé », nos contemporains en consomment avec délice des quantités formidables.

« Mieux : le dit ferment ayant pu être isolé, est venu dans le commerce sous forme de petits comprimés qu'on peut prendre tels ou dont on farcit des dattes qui, paraît-il, sont de merveilleux véhicules pour les bacilles.

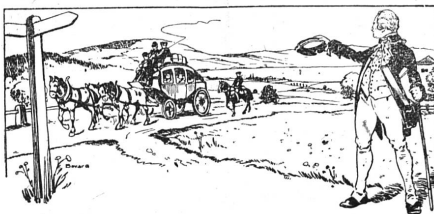
« Et les élégantes qui, vers cinq heures, fréquentent les théés les plus sélects, se font servir ces fruits qui unissent l'utile à l'agréable puisqu'ils constituent à la fois une friandise et une médecine.

« Eh bien, le lait caillé et la datte lactique ont vécu!

« C'est leur inventeur lui-même qui les a tués pour les remplacer par... la chouroute!...

« Parfaitement, le mets qui fait l'orgueil de Strasbourg et la joie des habitués des brasseries possède lui aussi le fameux ferment dont notre intestin a si grand besoin.

« Et le professeur Metchnikoff, ayant proclamé ses vertus, vous verrez que, d'ici peu, les belles habituées du Palace-Hôtel se feront servir à goûter de solides portions de chouroute... »



FLANERIE A LAVAUX

HARLES Secretan, dans ses *Paysages Vaudois*, écrit que le Jorat est le plus beau pays du monde. J'avoue que le Jorat est, en effet, merveilleux, mais j'estime que Lavaux n'a absolument rien à lui envier.

Tout dernièrement, en flânant, j'en ai parcouru une partie, et, certes, mon temps ne fut point perdu. Parti de l'Ours, je suivais cette incomparable route des Monts — j'entends incomparable quant au paysage qu'elle domine — route qui, vous le savez, longe les Monts de Pully, au-dessus du vignoble, à la limite inférieure des grands bois sombres, forme une ligne blanche de démarcation entre le vert tendre des vignes et le vert plus foncé des prés.

La vue est idéale. Le vignoble s'étend de tous côtés : à l'ouest jusqu'aux premières habitations citadines, villas modernes, très modernes, façon de châteaux en un style baroque et souvent polychrome, qui n'a ni grandeur, ni beauté, mais plaisant, comme un bibelot d'étagère. Le Jura forme l'arrière-plan, ligne ondulante, où, sur les croupes arrondies, une légère pâleur de nuage se confond avec le ciel vaporeux. A l'est, le vignoble de Lavaux demeure caché par une succession de collines qui, depuis Lutry, ascendent jusqu'aux noires forêts joratoises, tandis que, sur l'un des sommets, à dos d'âne, la tour de Gourze donne sa silhouette trapue. Le sud, c'est le lac et les Alpes.

En cette après-midi, les teintes étaient à demi-voilées, et le bleu de l'eau ni trop vif, ni trop sombre, caressait particulièrement le regard; de même le ciel, où de rares et floconneux nuages se mouvaient lentement, effleurant parfois les crêtes des Alpes savoyennes. Le vert de ces montagnes, en certains endroits, se dorait sous l'éclat d'un rayon de lumière, quelques rochers miroitaient ainsi que des cristaux polis, et les villages accrochés aux flancs des contreforts alpestres, les petites villes sur la rive, formaient autant de taches claires, presque mobiles, égayant l'ensemble plutôt monotone.

* * *

J'ai passé devant Belmont sans m'y arrêter, voulant descendre sur Grandvaux. La Croix ne m'a pas retenu, et le clocher du collège de Savuit, qui m'attirait un brin par un certain côté bachique, n'a pas eu raison de ma constance. En revanche, à Grandvaux, je fis halte. Certaine cave que je connais depuis des années, fut cause de mon arrêt. Et puis, voyons, n'avais-je pas gagné les trois verres traditionnels. Par une chaleur estivale, un petit coup de *dix-neuf* n'est fichtre pas de trop, surtout quand il est accompagné de deux ou trois tranches de saucisson et d'un croûton d'un pain comme on n'en mange plus à Lausanne depuis longtemps, le tout dûment arrosé, et voilà des « quatre heures » comme l'ex-roi de Prusse n'en fait assurément plus.

Puis j'ai repris mon bâton, « guignant » de loin Cully.

* * *

Cheminant allègrement dans les chemins flanqués de murets, un peu égayé par le *dix-neuf*, je chantonnai comme Jean-Jacques en descendant du Châtelard. Seulement, je ne chantonnai pas les couplets du *Devin du Village*, mais bien *Vaudois, un nouveau jour se lève*. Le Lavaux excitait ma verve patriotique.

Et, à mi-côte, j'aperçois Riex, puis Epesses. Ah! les incomparables parchets, et comme on comprend bien que jadis, dans les temps nébuleux de l'antiquité latine, les Romains aient élevé à Cully un temple en l'honneur de Bacchus. Je sais que les archéologues nient ce fait et considèrent comme apocryphe l'inscription rapportée par un voyageur quelconque, dont j'ai oublié le nom, et qui, sans doute, ne la vit jamais. Je sais cela. Mais il me plaît de croire quand même à ce culte symbolique au sein de ce superbe vignoble vaudois.

* * *

Cully, dis-je. D'aucuns n'ont pour cette exquise cité toute la sympathie qu'elle mérite. Je ne parle ni des souvenirs historiques, ni du Major, ni de son monument, mais de la ville elle-même, avec sa place que borde, au bord du lac, cette belle rangée de vieux peupliers, avec son hôtel-de-ville, où l'on sert du Villette authentique, avec la porte à l'Isalieu, avec ses rues capricieuses et son temple. Cully est charmant.

Néanmoins, s'y attarder est dangereux. Les fines gouttes y sont nombreuses, et la majorité des propriétaires pratiquent l'adage : « Fais à autrui ce que tu voudrais qu'il te fût fait. » C'est-à-dire, traduit en bon langage de bon vigneron et de bon Vaudois : « Offre un verre. » Et c'est tentant un verre, deux aussi, voire trois; et si l'on récidive, diable! le danger est là.

Pour être sage, filons en tapinois.

* * *

Villette m'attend avec sa merveilleuse église, en laquelle nombre de Lausannois allaient, il n'y a pas longtemps encore, faire bénir leur mariage. Et puis, Lutry, que je « guignais » aussi depuis la route des Monts. A Lutry, l'arrêt est obligatoire, et vous m'en voudriez de passer tout droit. D'ailleurs, ici, j'ai le tram, et si le Lavaux est méchant, j'aurai toujours la ressource de m'y lancer et d'arriver, sur St-François « franc comme l'or ».

La nuit tombe. Le lac, éclairé de rayons rouges, se cuivre ça et là, et les mille vaguelettes qui le rident — autant de miroirs éphémères au soleil couchant — scintillent et frissonnent. Peu à peu l'ombre descend sur les êtres et les choses. C'est bon et la fraîcheur qui envahit, bruisant dans les branches, donne au spectacle un peu de joie, parce que l'on se sent mieux. C. P.-V.

Carillon. — Un paysan qui avait arrondi son bien, marie une de ses filles. Le repas de noces fut copieux et bien arrosé. On en parla beaucoup dans la contrée. Un parent habitant un village voisin et qui n'avait pas été convié, rencontre le père de la mariée :

— Salut, François. Alors, c'est fini, cette noce? Y paraît que vous avez rudement trinqué, au souper...

— Ah! il est sûr que si on avait eu des sonnettes au coude, ça aurait fait rudement de bruit dans la maison!

GROGNUZ ORATEUR

Le Conteur se souvient-il que Favey et Grogauz, ces fidèles amis, étaient venus au Tir cantonal de Lausanne? nous écrit un de nos abonnés. Moi, je m'en souviens et même je me rappelle que Grogauz, tout près de qui j'étais assis au banquet, y avait prononcé un discours très applaudi.

Voici comment ça s'était passé :

Quand les orateurs inscrits — fort rares ce jour-là — eurent parlé, le major de table parcourut la cantine, en quête de nouvelles productions, pour animer encore quelques instants le second acte du banquet. Grogauz le remarquant lui dit :

— Estimez, monsieur, est-ce pas vous qui donnez la permission pour la parole?

— Sans doute.

— C'est que ça me ferait rien de dire deux mots.

— S'agit-il d'un discours ou d'une chanson?

— Non, non, pas une chanson, seulement quatre mots en croix, court et bon, vous savez!...

— Votre nom, s'il vous plaît?

— Philippe Grogauz, avec honneur!

Et le major de table souriant :

— Philippe Grogauz?... Etes-vous peut-être celui...

— C'est bon, c'est bon, je vous vois venir avec l'affaire.

— Quelle affaire?... J'ignore ce que vous voulez dire.

— Vous comprenez que nous savons bien que le mossieu du Conteur qui a fabriqué la brochure a ça conté un peu à son idée; mais ça fait rien... Voyons, est-ce que je peux monter là-haut vers cette coupe, oui ou non?...

— Une minute seulement, fit le major de table en s'élançant à la tribune.

Et lorsqu'il annonça l'orateur, un immense éclat de rire et de braves portés de la foule.

Grogauz envisagea ce bruit comme une sérieuse ovation; et, le visage enluminé, monta avec crânerie à la tribune, plongea un regard amical dans la coupe et débuta par quelques lampées.